

Sommaire

In(u)t(e)ro — 11

Face A. Du côté des cénacles — 29

1. Où Péguy sue — 31
2. Station Goncourt (part. 1) — 43
3. Journalistes ou écrivains — 56
4. Le secret — 67
5. Élire et lire — 75
6. Nadeau et la politique de l'amitié — 84
7. Le vote utile — 92

Face B. Du côté des écrivains — 97

8. Une réponse à Claro — 101
9. Station Goncourt (part. 2) — 148

Matériaux — 173

4. Le secret

Le mythe de deux blocs, s'entredéchirant dans une lutte fratricide et ruineuse, est populaire. Il se nourrit aussi d'une certaine littérature classique rabâchée aux écoliers sur la modération, la tempérance, l'équilibre, le "Rien de trop". Montaigne, La Fontaine, Molière aident à former des pères tranquilles et des électeurs modérés.
Maurice Duverger, La Démocratie sans le peuple, 1967

Des prix décernés à tes yeux
Alain Bashung, « À perte de vue »

Je cherchais le secret des prix littéraires. Autre chose que le simple, basique, *orelsanien* : « Cela fait vendre des livres. » D'autant que pour 99,8 % d'entre eux, ce n'était même pas vrai. Je cherchais la raison intime de leur succès, de leur prolifération endémique. Y compris dans des contrées qui les avaient tardivement adoptés, telles la Grande-Bretagne ou la Russie post-soviétique. J'étais prêt à faire le tour du monde, à connaître la mélancolie des vols *low cost*.

Tenu pour le Goncourt anglais, le Booker Prize naquit en 1968 sur de tout autres bases que la Société littéraire des Goncourt. Stupidement, j'ai longtemps cru que Booker provenait de *book* ; or

Booker McConnell qui le finance se trouve être le nom (prédestiné, certes) de la plus grosse firme agroalimentaire d'Angleterre. Rien à voir avec la littérature ? Pas tout à fait. Depuis 1964, l'entreprise gère en effet les droits d'auteur du créateur de James Bond, Ian Fleming, qui se trouvait être l'ami de son P.-D.G. d'alors, Sir Campbell ; activité fructueuse que la firme allait étendre à d'autres écrivains parmi lesquels la fort lucrative Agatha Christie. Particularité anglaise : de nombreuses sociétés commerciales ou industrielles sponsorisent des prix littéraires (Whitbread, Guinness, Smarties...) de même que des maisons d'édition (Faber, Hodder & Stoughton, Macmillan, Hutchison...), ce que l'on trouverait tout à fait scandaleux en France. Toujours est-il qu'après ce retard à l'allumage on comptait en Grande-Bretagne pas moins de 220 récompenses littéraires à la fin du siècle dernier, un chiffre qui n'a certainement pas cessé de progresser.

En 1991, deux ans après la chute du mur de Berlin, les Britanniques exportent le prix Booker en Russie. On soupçonne que la firme agroalimentaire se soit ainsi lancée par la noble voie du livre à la conquête d'un nouveau marché. Mais là encore, de façon ultrarapide, contagion. En 2005, Sergej Cuprinin, rédacteur en chef de la revue littéraire *Znamja*, dénombre déjà 150 récompenses littéraires dans tout le pays. Amusant comme il se

trouve partout dans le monde quelqu'un pour calculer ce genre de choses, s'intéresser à la courbe démographique des prix. La moins dotée de ces récompenses, le prix Andreï Bely, rapporte à son lauréat une bouteille de vodka, une pomme et un rouble. Une idée assez dostoïevskienne de la littérature. Et la mieux dotée, le prix Triomphe : 50 000 dollars. Selon l'axiome exponentiel « les prix naissent contre les prix », assez typique au demeurant de la concurrence en milieu libéral tempéré, le Booker donnera naissance en 1996 à un Antibooker qui disparaîtra quatre ans plus tard. La raison ? En conflit avec l'État russe, Vladimir Goussinski, l'oligarque qui le finançait, a jugé préférable d'émigrer. Il en ira d'ailleurs de même avec le Booker qui, sauf erreur, n'a pas été remis après 2017. Depuis 2002, il était en effet la vitrine d'un autre oligarque, Mikhaïl Khodorkovski, à travers sa fondation dont le nom dit tout le mal qu'en pensera bientôt le Kremlin : Russie ouverte. Khodorkovski sera emprisonné en 2003 pour « escroquerie à grande échelle » et « évasion fiscale » avant d'être gracié en 2013 par Vladimir Poutine.

J'arrêtai là mon voyage.

Car ce secret des prix, je le cherchais surtout dans leur pays qui se trouve être aussi le mien et où ils avaient tout de suite proliféré comme du chanvre

Station Goncourt

légalisé. En 1924, Ernest Prévost en répertorie déjà près de 400 dans un guide intitulé *Prix littéraires. Programmes, valeurs, jurys, historiques*. Phénomènes de société, de ceux qui font couler l'encre des journalistes bien avant celle des sociologues, les prix forment déjà la matière de romans sarcastiques, de (mise en) pièces de théâtre de boulevard. *Vient de paraître* d'Édouard Bourdet, un ami de Paul Morand et de François Mauriac, met ainsi en scène la concurrence sans scrupule que se livrent Gaston Gallimard et Bernard Grasset autour du déjà fameux prix Goncourt. Montée en 1927 au théâtre de la Michodière, elle connaîtra 683 représentations avant de devenir en 1949 un film réalisé par Jacques Houssin, lequel passera trois décennies plus tard à la télévision pour illustrer un « Dossiers de l'écran » consacré aux prix littéraires, suivi d'un débat après le film, houleux jusqu'à en devenir inaudible.

Au sein de ce secret, il y a assurément la raison économique qui commence à dominer parmi toutes les autres qu'avec un peu plus d'imagination nous aurions pu trouver pour vivre ensemble. Il faut ajouter ici et maintenant que les années 1920 ressemblaient beaucoup aux nôtres, comme le signale on ne peut plus socialement Laget dans son *Proust, prix Goncourt* :

 Jour après jour, les feuilles évoquent en effet « la vie chère », les coupures d'eau et

d'électricité, le pain à un franc et le sucre à trois francs, les profiteurs de guerre, les trafiquants [...]. « Les écrivains, écrit l'organe quotidien syndicaliste *La Bataille*, surtout par les temps que nous vivons, comme tous les travailleurs, sont aux prises avec les difficultés de l'existence. » Et *Bonsoir* établit un lien entre le prix et les prix : « Jamais le prix Goncourt n'a excité plus de passions que cette année. C'est sans doute que jamais la vie n'a été aussi chère. »

À cette époque, les syndicalistes s'avisent (avant de l'oublier totalement) que l'écrivain pourrait bien être un travailleur comme un autre. La vie est chère. L'inflation grimpe dans les tours. Dans ces conditions, comment l'écrivain, à l'instar de tous nos autres camarades, fait-il pour s'en sortir ? Heureusement que la loterie nationale des prix littéraires est là. Elle donne l'espoir de s'en tirer par le haut.

La condition matérielle des candidats va donc peser dans leur couronnement, au moins jusqu'en 1919 et l'attribution du Goncourt au fortuné Marcel Proust. Aujourd'hui, tout le monde est assez OK pour dire qu'il le méritait ; mais à ce moment-là, cela représente une limite, sinon un affront, à la doctrine édictée par Goncourt dans son testament. Non seulement Proust est riche au point de pouvoir soudoyer s'il le faut quelques

Station Goncourt

jurés à son désir, mais qui plus est, il est vieux. Il a quand même quarante-huit ans.

Pour bien saisir de quoi nous sommes en train de parler, disons qu'on peut encore lire aujourd'hui sur le site de la Sorbonne que : « Le prix Fénéon est décerné à un(e) jeune auteur(e), publié(e) en langue française, âgé(e) de moins de 35 ans et *de condition modeste* [je souligne] afin de l'aider à poursuivre sa formation. » Lorsque Jean Echenoz, qui était effectivement pauvre en 1980, obtiendra ce prix pour son premier roman *Le Méridien de Greenwich*, son éditeur Jérôme Lindon lui dira : « En tout cas, ce prix-là, je peux vous dire, il a ceci qu'il n'est pas comme les autres, ce n'est pas un arrangement d'éditeurs comme les autres. » (Eh bien, tant mieux, songera Echenoz.)

Mais l'impécuniosité des candidats n'est pas toujours simple à déterminer, comme Renard en témoigne dans son *Journal* :

Viollis, dit Bourges, a eu l'audace de me faire communiquer son budget, recettes et dépenses. Je ne comprends qu'on s'attende sur lui. Il est riche. Il a son loyer et 6000 francs.

– Quatre mille, dis-je.

En réalité, il en a cinq, mais je ne le savais pas.

S'il est donc parfois difficile d'estimer les ressources financières d'un potentiel lauréat, en revanche son âge est à peu près sans équivoque. Au pire, il se devine. Mais Péguy nous l'a dit, les prix prospèrent dans un monde qui vient de se fracturer avec d'un côté les riches et les pauvres, de l'autre les jeunes et les vieux. En faisant naître deux importantes questions sociales ou se présentant désormais comme telles, dont nous ne sommes pas près de nous débarrasser : qu'est-ce qu'être riche et qu'est-ce qu'être vieux ? Avec, pour le sujet qui nous concerne, une variante de taille : qu'est-ce qu'être *vieux en littérature* ?

Cette question délicate va obliger Jacques Rivière à prendre la plume dans la *NRF* en janvier 1920, un mois après l'attribution du prix Goncourt à Marcel Proust. Voici son remarquable raisonnement :

La presse quotidienne, que trop souvent gouvernent des préoccupations d'un ordre assez étranger à la littérature, s'est élevée, dans son ensemble, contre le choix de l'académie Goncourt, à qui elle a reproché d'avoir avantagé, contrairement à ses traditions, un auteur qui n'est plus de la première jeunesse. Sans vouloir discuter les mérites respectifs des concurrents de M. Marcel Proust, [...] il nous sera bien permis de faire

remarquer que la jeunesse d'un écrivain ne doit pas se calculer exclusivement d'après son âge. Du jeune homme qui, s'assimilant avec adresse une formule déjà fatiguée, réussit à lui donner un éphémère brillant de nouveauté, ou de l'écrivain, qui ne se met au travail que sur le tard, poussé par le seul besoin de transcrire la vision profondément inédite et, si l'on ose dire, « impaire » qu'il a des choses, et particulièrement du monde intérieur, quel est le vrai « jeune » ? Pour le décider, ne faut-il pas regarder de quel côté l'avenir est le mieux servi, de quel côté la littérature se trouve le moins close, le mieux exposée à se renouveler ? En d'autres termes, ne faut-il pas mesurer la quantité de jeunesse que contient l'œuvre, plutôt que celle dont l'auteur a la chance (par elle-même déjà suffisamment agréable et qui se passe de récompense) d'être doté ? Si l'Académie Goncourt a procédé dans un tel esprit à l'examen des ouvrages qui lui étaient soumis, ne faut-il pas plutôt l'en féliciter que l'en blâmer ? Ne faut-il pas lui être reconnaissant d'avoir couronné, au lieu du plus jeune, le plus rajeunissant de tous les romanciers qui briguaient ses suffrages ?